

*MARYSE WOLINSKI*

GEORGES,  
SI TU SAVAIS...

récit

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-104953-4

© Éditions du Seuil, mars 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

Rien n'est plus rare qu'un être  
habituellement supportable.

Giacomo Leopardi,  
*Pensées, 1845*



## Prologue

C'était un soir de début juillet.

Comme chaque année, au lendemain de ton anniversaire, le 29 juin, tu avais déjà fui Paris pour rejoindre la Provence où tu retrouves les paysages aimés : le bleu du ciel et celui des lavandes, le crépitement des cigales et la vibration de l'air. Cette puissante chaleur qui embrase la terre craquelée et te rappelle ta Tunisie natale. Ce départ est pour toi aussi irrésistible que ta sieste quotidienne aux premières heures de l'après-midi.

Avant de prendre le train, tu m'avais laissé un mot, l'un des milliers de ma collection, écrit en lettres capitales car tu ne sais toujours pas former les minuscules.

« Ma chérie,  
Merci pour cet anniversaire plein d'amour.  
Je ne me lasse pas de vivre et de prendre de  
l'âge près de toi.  
Je t'aime et je suis heureux de te retrouver  
dans la vallée d'Apt. »

Ce soir-là, je dînais en compagnie de mon ami Antoine avec lequel je partage quarante-deux années d'amitié affectueuse. Je l'avais connu avant toi. Au cours du repas, je lui posai des questions sur sa vie, il m'en posa sur la mienne. Questions non dénuées d'une certaine ironie de sa part.

« C'est quoi, cette histoire au long cours avec Georges ? Un acte de bravoure ? Je n'arrive pas à y croire. »

Je souris. Que représentaient en effet tant d'années de mariage ? Étais-je capable de quelque lucidité sur cette longue aventure sentimentale ? Mon ami, lui, divorcé pour la seconde fois, avait pris le parti de vivre désormais de brèves aventures et en voulait aux femmes d'en être arrivé là. Il pensait, comme beaucoup, qu'après tant d'années de

compagnonnage, ne subsistaient plus de nos jeunes années qu'une tendre et affectueuse cohabitation, le partage des souvenirs, cette famille que nous avons fondée et qui se ramifiait. J'avais le sentiment que tout cela venait en plus dans notre couple.

Pourtant, le matin de ton départ, tu m'avais donné la preuve que ton désir était bien vivant. Je t'avais appelé en urgence pour remonter la fermeture-éclair d'une robe que je venais d'enfiler et qui me résistait.

« Je préférerais la descendre plutôt que de la monter », dis-tu après un moment de silence pendant lequel tu contemplais ma chute de reins.

Quarante années passées et, en ce beau matin de début d'été, tu me désirais encore. Cette petite phrase qu'on aurait crue sortie de la bulle d'un de tes dessins avait ensoleillé ma journée.

J'hésitais cependant à répondre à la question de mon ami : cet assemblage de nos deux personnalités m'était soudain apparu fort complexe. Il insista :

« Il n'y a plus ni sentiments ni désir, rien

que cette habitude de vivre ensemble, non ? Entre nous, tu peux bien me dire la vérité ! »

Je compris deux choses : l'idée de former un couple qui perdurait lui faisait horreur, et moi, je ne connaissais pas cette vérité que mon ami réclamait. Je vaquais dans la cuisine en quête d'une réponse qui correspondît à la réalité de notre vie. D'un côté, je savais bien que nous étions incapables de vivre ensemble, toi et moi, sans nous aimer. Oui, mais ce sentiment de sécurité que nous éprouvions l'un et l'autre au sein de notre couple ne nous avait-il pas engourdis ?

Mon ami éclata de rire face à mon mutisme.

« Il est bien bavard ce silence ! L'amour ne rime donc pas avec toujours ? » s'exclama-t-il.

Je ne voulais pas lui laisser croire ce qui n'était pas. Je décidai de lui raconter l'histoire de la fermeture-éclair.

« Alors, tu vois, du désir, il y en a, je n'invente rien, et de l'amour aussi. »

Je sentis que je l'avais troublé. Il réfléchit, le regard tourné vers la fenêtre où se balançaient les platanes du boulevard.



*Georges, si tu savais...*

« Ce que tu viens de dire, c'est violent pour quelqu'un qui voudrait te séduire.

– Pourquoi ? C'est ton cas ? dis-je en plaisantant. Il serait temps de le faire savoir !

– Tu ne te rends pas compte, il y a une forteresse autour de toi ! »

La forteresse, c'est toi.

Je vis depuis quarante ans enfermée dans ton amour et ton désir. Du jour où nos regards se sont croisés, tu m'as avalée corps et âme, même si tu n'as pas réussi à me ligoter dans ta tour d'ivoire. Tu t'y es bien essayé dans nos premières années de couple, mais tu as vite compris que l'oiseau s'envolerait si tu le mettais en cage.

Pourtant, vois-tu, même libre, je suis enchaînée à toi.

Cette lettre est un message d'amour, et il faudra la lire comme telle. En ces quarante années de vie commune, j'ai eu mille raisons de te quitter. Mais j'ai eu aussi mille et une raisons de ne pas le faire.

C'est l'un de tes dessins du *Journal du Dimanche*, l'hebdo où nous nous sommes rencontrés, moi journaliste stagiaire, et toi, déjà célèbre dessinateur humoriste, qui m'a donné l'opportunité de réfléchir à une question qui me taraude depuis longtemps. Quelle est donc la mille et unième raison qui me fait continuer mon aventure sentimentale au long cours avec toi ? En remontant les années, en décryptant les divers épisodes de notre vie commune, parviendrai-je à la débusquer ?

Je venais de publier un roman, *La Sibylline*, et le *JDD* me proposait d'assurer cette semaine-là sa chronique « Regard ». Toi, dessinateur attitré du journal, tu avais publié quinze jours auparavant un dessin à ta façon, mêlant la politique et l'actualité cinématographique en plein festival de Cannes. Tandis que tu dessinais derrière ta table à dessin, je passai et jetai un œil sur ton premier croquis : auprès des stupéfiantes actrices du film de Mathieu Amalric, *Tournée*, tu avais l'intention de faire figurer Lionel Jospin, présent lui aussi à Cannes pour

avoir participé à un film aux côtés de l'acteur Jacques Gamblin. J'étais enthousiaste : voilà un dessin qui allait me satisfaire quand j'ouvrirais le journal. Ce qui n'est pas toujours le cas.

Déconvenue trois jours plus tard : dans la bulle qui anime le dessin achevé, ce mot, « pétasses », pour désigner les belles que Mathieu Amalric a découvertes aux États-Unis. Elles sont magnifiques, burlesques, libres, pourquoi ce substantif argotique et dépréciatif ? Enfermée dans mon bureau, je ronge mon frein. Le mot écorche mes oreilles et j'ai mal aux sentiments que je te porte. Une fois de plus, je me sens trahie. Des amies m'appellent : « Comment peux-tu supporter que ton mari joue encore les phalloocrates après tant d'années de vie commune avec toi ? » Bien sûr, on est en droit de se demander ce qui motive profondément une telle sollicitude. Compassion sincère, ironie sur cette inaptitude qui me caractérise à entrer dans la droite ligne du bon genre féministe ? Je ne trancherai pas. Ce n'est pas le sujet.

De l'autre côté de la ligne, je suis nulle. Je ne sais pas répondre, d'autant que ce n'est pas la première fois que nous vivons un tel incident. Je tente de calmer ma colère avant d'aller te retrouver pour t'interroger. J'hésite quelques instants, observant depuis le balcon un jeune couple enlacé. Mais ce n'est pas le moment de laisser la mémoire dérouler ses souvenirs. Je pénètre dans la pénombre de ton atelier : quel que soit l'ensoleillement, tu fermes toujours les volets. Penché sur ta table à dessin, tu ne lèves pas le nez. En face de toi, sur l'écran de la télévision muette, défilent des images d'un journal d'information. M'as-tu seulement écoutée ? Quand tu dessines, tu es ailleurs. Tu ne vois ni n'entends.

« Pourquoi ce mot "pétasses" pour qualifier ces filles merveilleuses ? »

Je brandis la page du *Journal du Dimanche*.

« Pour faire rire », réponds-tu avec un sourire entendu.

Ton œil frise. Tu sais que tu m'as contrariée et à l'évidence, la scène t'amuse.

« Faire rire ? Mais ça ne peut faire rire que les beaufs ! »

« Ça fait rire la France. Mon métier, c'est de faire rire. Je suis un humoriste, et les humoristes sont des caricaturistes. »

« Mais pourquoi ce mot-là ? »

« Je le trouve très drôle ! »

« Et moi très vulgaire. »

« Tu le sais bien, nous ne donnons pas à la vulgarité le même sens. »

Tu saisis ton stylo et reprends le travail en cours.

Quoi faire ? Claquer la porte ? Trop d'années à te tancer entre sourire et colère, à subir ce que je nomme des « trahisons ». Oui, mais te quitter, c'est comme si je me quittais moi-même. Voilà le résultat de ma conjugalité au long cours !

Je suis désarmée.

C'est alors que je décide de me servir de la chronique du *Journal du Dimanche* pour t'adresser un message qui, je l'espère, te fera réfléchir. Je n'en parle à personne. Je m'y reprends à dix, trente fois peut-être pour rédiger ces quelques lignes que je te destine à travers la presse. Je prends des risques, je le sais. Et c'est bien pour cela que je me tais.

Mes proches pourraient tenter de me faire changer d'avis. Je connais par cœur la phrase rituelle : « Georges est ce qu'il est, provocateur et misogyne, mais avant tout, il est vraiment amoureux de toi. »

Confrontée à un tel argument, je n'ai plus qu'à me taire, sous peine de me voir exclure de la petite communauté.

Tout en écrivant mon texte, me revient en mémoire une réflexion que fit Claire Brétécher à l'occasion d'une interview qu'elle donnait à ton propos.

« Wolinski n'est plus le même. Avant, il était plus provocateur et donc plus drôle. Il savait aller très loin. Sa femme, Maryse, l'a castré. »

Avant, c'était donc avant notre rencontre. Depuis cette interview, tant de dessins ont prouvé le contraire, que j'espère que Brétécher ne me tient plus pour responsable de l'évolution du travail de Georges Wolinski.

J'ai fini par envoyer à la rédaction la fameuse chronique. Je te l'avais fait lire en supprimant les quelques lignes qui te concernaient. Tu en as découvert l'intégralité alors

*Georges, si tu savais...*

que tu faisais les courses du dimanche. Tu m'as appelée immédiatement et tu as lâché dans le combiné un gros éclat de rire. De retour, tu m'as dit, l'air sérieux : « Tu as raison, je ne le ferai plus. » Mais moi je sais que demain, tu recommenceras.

*Dimanche contrarié.*

*À propos de Mathieu Amalric, je devine que pas plus que moi, il n'a apprécié la bulle du dessin de Wolinski publié par le JDD du 16 mai. Par-dessus l'épaule de mon dessinateur de mari, j'avais vu l'esquisse se mettre en place. Jospin, acteur de Cannes, entouré des plantureuses de Tournée. C'était plutôt joli. Il a suffi que je m'absente pour que le mot « pétasses » s'installe dans la bulle.*

*Comment désigner en ces termes les superbes héroïnes d'Amalric qui ont ravi les spectateurs du festival ? Un mot laid. Honte à toi, Georges ! « C'est pour provoquer qui ? » « Faire rire », me répondit-il, l'œil qui frise. Tant d'années de combat et je ne l'aurais pas*

*Georges, si tu savais...*

*complètement retourné ? Allez, la lutte continue !  
Mais un jour, il faudra bien que je m'explique.*

*En attendant, dimanche contrarié.*

Oui, un jour, il faudra que je m'explique.  
Et ce jour-là est arrivé.



## Hier

J'étais stagiaire au *Journal du Dimanche*, et plus ou moins fiancée. Un jour, tu as surgi dans la salle de rédaction, un carton à dessins sous le bras. Je t'ai vu grand (tu ne l'es pas), les cheveux bruns frisottés et l'œil ironique, provocateur. Costume noir et cravate rose. Pas mon genre du tout, mais je n'ai eu d'yeux que pour toi.

Devant mon enthousiasme, mes confrères m'alertent sur ta réputation sulfureuse. Tu t'es illustré du côté de l'extrême gauche durant les événements de soixante-huit et tu es un veuf joyeux, multipliant les aventures sentimentales. L'affaire est dangereuse, mais follement excitante. La petite fiancée

au col Claudine que je suis en frissonne de désir.

Quelques jours plus tard, nous sommes en conférence de rédaction, celle du mardi, pour monter le chemin de fer du prochain journal. Le patron, René Maine, un directeur atypique, ancien officier de marine et résistant parachuté journaliste, donne ses instructions quand, soudain, la porte s'entrouvre sur toi, accompagné de tes deux petites filles. Tu portes un carton à dessins sous le bras, et un drôle de calot est posé sur la chevelure embroussaillée des enfants. Tu serres la main de chacun d'entre nous, mais tu ne t'adresses qu'à René Maine.

Tandis que vous vous expliquez sur le prochain dessin à paraître à la une du journal, mon voisin m'apprend que ta femme s'est tuée dans un accident de voiture. Elle était âgée de vingt-cinq ans. J'essaie de croiser le regard des fillettes, il est vissé sur toi. Puis, vous sortez, et la conférence reprend. Dans leur drôle de tenue militaire, les petites m'ont fait peur.

Chaque samedi, quelques heures avant le bouclage, tu apportais ton dessin. Tu prétends que la première fois que tu m'as vue circulant

devant le bureau du patron, tu es tombé amoureux de ma silhouette. Tu as dessiné la scène dans notre faire-part de mariage que *France-soir* a publié en juillet 1971.

Je me souviens qu'à la veille d'un bouclage, alors que je consultais les archives du journal au secrétariat, robe rose à jupe plissée et col blanc, tu es entré et tu t'es adressé aux secrétaires pour annoncer ta visite chez le grand patron. Tu es alors passé près de moi et nos regards se sont croisés. Ce jour-là, comme une allumette craquée, le mien s'est enflammé.

J'en parle aux secrétaires qui me pouponnent en tant que « benjamine » de la rédaction, ainsi que me qualifiera un jour Pierre Lazareff, le patron d'alors du groupe France-Soir dont dépendait le *Journal du dimanche*. Les filles plaisaient : « Wolinski ? Jamais ! Tu es trop petite pour lui... »

Le samedi suivant, tandis que, comme chaque semaine, l'équipe de la rédaction se réunit pour déjeuner, tu es invité à nous suivre. Ce sera au restaurant de la gare de l'Est, un lieu devenu mythique pour nous. Nous sommes à peine entrés dans la salle que tu

m'invites, sur un signe, à m'asseoir auprès de toi. Les autres, mes jeunes confrères du journal, m'observent d'un œil mauvais. Aussitôt, tu poses ta main sur mon genou nu, car désormais, depuis que ton regard ne me quitte plus, j'ai troqué mes longues jupes plissées contre des minis.

Après le déjeuner, très joyeux, tu me proposes de partager ton taxi jusqu'au journal où je dois, moi, retourner pour participer au bouclage. Tu me saisis par la nuque et me caresses à nouveau le genou. Cette étrange fixation sur cet endroit de mon corps ne te quittera plus.

Tu sors ton agenda et nous tentons de prendre un rendez-vous. Je propose le mercredi suivant car je n'ai, ce jour-là, ni interview ni reportage prévus. Impossible, le mercredi, c'est le jour des enfants. Je suis déçue ; j'avais imaginé que tu succomberais à mon désir. Ce sera la semaine d'après et un samedi.

« Je serai libre, dis-tu, et tu pourras venir chez moi. »

Entre-temps, je dois partir en reportage. Ainsi, les jours passeront plus vite. Avant de